

Pascal Griset (dir.)

Georges Pompidou et la modernité

*Les tensions de l'innovation
1962-1974*

Georges Pompidou

Études
N° 2



P.I.E. Peter Lang

Pascal Griset (dir.)

Georges Pompidou et la modernité

*Les tensions de l'innovation
1962-1974*

Georges Pompidou

Études
N° 2



P.I.E. Peter Lang

Introduction

Pascal GRISET

« Nous étions, en gros, depuis le XVI^e siècle, depuis Gutenberg, dans une civilisation de l'écrit ; nous sommes en train d'en sortir. [...] Il y a un changement profond dans l'intelligence des gens, dans le fond même des intelligences »¹. C'est en ces termes que Georges Pompidou exprimait, l'année suivant son élection à la présidence de la République, sa perception des changements qui, par touches successives puis par pans entiers, allaient métamorphoser la société française au cours du dernier tiers du XX^e siècle.

Alors que certains commentateurs ont dessiné à plaisir les « Années Pompidou » comme l'apogée d'un conservatisme à la française, le regard porté sur l'homme révèle tout au contraire un esprit avide de modernité, attentif aux défis qui se multiplient pour son pays et convaincu que c'est par l'innovation qu'il pourra les relever et trouver sa place dans un monde aux repères changeants.

La manière dont Georges Pompidou pense et met en œuvre l'innovation s'inscrit en tout premier lieu dans une perspective résolument gaulliste. Elle a pour axe majeur l'indépendance nationale, et pour ligne de conduite la préoccupation d'une efficacité très éloignée de tout fantasme de « grandeur ». La modernisation du pays est donc le passage obligé pour que celui-ci assume sa place dans le concert des Nations. Cette action aura la Défense Nationale pour premier champ d'application, avec des mesures dépassant très largement le domaine militaire. Assurer la sécurité du pays implique en effet de disposer des moyens, notamment industriels, nécessaires à ses armées. Cette démarche prendra forme à travers un ensemble d'initiatives menées dans le cadre de « Grands Projets ».

Dès 1962 le Premier ministre affirmait en effet le caractère indispensable d'une approche globale de la notion d'indépendance. « Nous devons faire, déclarait-il à l'IHEDN, cet effort de renouvellement, de

¹ Cette analyse proposée par G. Pompidou en 1970 était illustrée par l'exemple suivant : « Je vais donner un exemple idiot, mais quand je vois des bandes dessinées, très souvent je ne les comprends pas, alors que je constate que mon fils, et même des enfants de 12 ans, les comprennent instantanément », dans *Réalités*, le 14 avril 1970.

modernisation, si lourd soit-il ; il faut le mener à son terme faute de quoi nous ne serions plus qu'un État protégé [...]. La Défense Nationale aujourd'hui ne peut plus se penser en terme purement militaire [...]. L'activité industrielle, l'activité agricole, l'organisation économique, technique, les transports, les transmissions d'un pays font partie de sa Défense Nationale, au même titre que les divisions blindées ou l'arme atomique »². Il n'y aura donc pas de puissance militaire sans industrie, mais Georges Pompidou va au-delà d'un lien, déjà affirmé par le général de Gaulle dans l'Appel du 18 juin, pour associer intimement, industrie et rayonnement national. « Dans la France de 1969, affirmait-il devant les jeunes Centraliens, les responsabilités des ingénieurs ne sont pas seulement individuelles ou professionnelles, mais au premier chef, nationales [...]. Notre pays a recouvré et garde dans le monde un prestige moral qui lui est propre et qu'il doit à sa culture et à sa tradition de liberté et de respect des droits de l'homme. Mais nous n'entendons pas être un musée ni un lieu de pèlerinage. La France doit jouer son rôle et tenir son rang et en même temps fournir à son peuple les moyens d'une vie plus large et plus heureuse. Or les voies de la puissance comme celles de la prospérité passent par le développement industriel »³.

Cette prise en compte de l'industrie est étroitement associée à celle de recherche et d'excellence scientifique. « Que l'on dise clairement si l'on est partisan de tenir la France à l'écart du grand mouvement scientifique, technique, économique qui bouleverse le monde », s'exclame ainsi le Premier ministre à l'Assemblée nationale en 1963. Sur le fond, il pose en quelques mots les éléments d'un triptyque indissociable, véritable socle de l'indépendance nationale ; à travers la forme, il exprime un agacement difficilement contenu face aux forces multiples qui semblent s'accommoder d'une France engoncée dans les atours d'une « tradition », à bien des égards d'ailleurs totalement reconstruite. Georges Pompidou a en effet le sentiment de mener un combat. Face aux pesanteurs d'une société où l'inquiétude face au lendemain pousse trop d'acteurs du débat économique et social vers l'immobilisme, confronté à l'hostilité de courants de pensée pour qui l'expression d'une ambition nationale est synonyme d'impérialisme, il faut compter avec le scepticisme des uns et l'hostilité des autres⁴. L'innovation, le changement

² Conférence du 5 novembre 1962 à l'Institut des Hautes Études de Défense Nationale, AN, 5AG2/1086.

³ Discours prononcé par G. Pompidou à l'École Centrale, le 17 octobre 1969, AN, 5AG2/1089.

⁴ Ce regard critique se retrouvera plus tard lorsque les « libéraux » caricatureront l'action menée avant 1975 pour l'enfermer dans une image « néo-colbertiste » et frioleusement protectionniste. Voir P. Griset, « Entre pragmatisme et ambition : la politique industrielle de Georges Pompidou face au contexte des années 1970 », dans

créent des tensions, suscitent la méfiance dans une France où le dynamisme des Trente Glorieuses n'atténue pas toutes les inquiétudes. « Il y a des résistances à la transformation et nous les retrouvons aussi bien dans la petite industrie ou l'industrie familiale, dans le petit commerce, dans la petite agriculture »⁵, constate Georges Pompidou. Ces réticences, qu'il comprend, le hérissent parfois : « Je ne suis pas un fanatique des tours, explique-t-il à l'automne 1972. Mais c'est un fait que l'architecture moderne de la grande ville se ramène à la tour. La prévention française, et particulièrement parisienne, contre la hauteur est, à mes yeux, tout à fait rétrograde »⁶. L'innovation, telle que sait la percevoir Georges Pompidou, suit en effet de multiples chemins qui ne sont pas tous, loin s'en faut, ouverts par les avancées de la science et les réussites de la technologie.

Les années 1960 sont marquées par de nouvelles formes de consommation et le Premier ministre est particulièrement conscient qu'elles participeront à la croissance et correspondent aux aspirations nouvelles de la population française. Il engage ainsi résolument le pays dans un programme d'équipements pour le tourisme collectif. Il donne également une impulsion décisive aux grands programmes d'infrastructures. « La construction d'autoroutes constitue une dépense utile, une dépense nécessaire et la faiblesse de notre réseau est criante. Sur ce point en vérité, je n'ai aucun remerciement à adresser ni aucune gratitude à avoir vis-à-vis de mes prédécesseurs. [...] Au cours des trois dernières années de la IV^e République vous avez mis en chantier chaque année 30 kilomètres d'autoroutes »⁷. Cette volonté d'équiper le territoire, inspirée par des préoccupations de développement et de croissance économique, n'est nullement étrangère à la prise en compte du bien-être des Français. Georges Pompidou connaît bien le pays et sait à quel point les conditions de vie de nombre d'entre eux doivent être améliorées.

La polémique qui marqua certains débats contemporains entraîna une déformation indéniable de la pensée de Georges Pompidou. Sa vision de la politique industrielle, ses conceptions sur la ville, sur les médias furent ainsi parfois caricaturées, malgré sa volonté de préciser sa pensée.

É. Bussière (dir.), *Georges Pompidou face à la mutation économique de l'Occident, 1969-1974*, Actes du colloque organisé par l'Association G. Pompidou, PUF, 2003, 418 p.

⁵ Discours prononcé par G. Pompidou à la Chambre de Commerce et d'Industrie de Paris, le 27 février 1969, AN, 5AG2/1088.

⁶ Il constate cependant à propos de Jussieu : « le long bâtiment de la faculté des sciences est un modèle de ce qu'il ne faut pas faire, même si ce fut un problème de budget plus que d'architecte. », dans *Le Monde*, le 19 octobre 1972.

⁷ Discours prononcé par G. Pompidou à l'Assemblée nationale, le 14 mai 1963, AN, 5AG2/1086.

Il réfuta ainsi toute vision étroitement nationaliste de la recherche. « Le nationalisme technique, je ne crois pas mériter cette accusation, affirme-t-il en 1969. Au contraire, je suis convaincu que dans tous les domaines nous avons intérêt, notamment entre Européens, à mettre le plus possible nos techniques en commun, à nous aider mutuellement [...] à la condition cependant, qu'on ne mette pas notre industrie purement et simplement sous la dépendance d'une industrie et d'une technique étrangères. Autrement dit, je crois que nous devons faire un effort de recherche puissant »⁸. Il s'efforça également de mieux expliquer sa conception de la place de l'automobile à Paris : « J'ai dit en effet "la ville peut s'adapter à la voiture" et l'on m'a fait dire : "le président de la République trouve que l'automobile doit avoir le pas sur tout le reste et que la ville n'a qu'à s'y soumettre". Ce n'est pas du tout mon point de vue ; je n'ai pas parlé de soumission, j'ai parlé d'adaptation et cette adaptation en réalité doit être réciproque »⁹. De même, ses rapports avec les médias s'avèrent complexes : « Je souhaite, disait-il pendant sa campagne de 1969, que vous soyez impartiaux et libres ; mais rappelez vous que lorsque vous parlez, du fait que vous êtes une radio et une télévision nationales, non seulement pour la France mais pour le monde entier, on considère que c'est un peu la voix officielle de la France, qu'il n'y a pas à soutenir forcément une politique gouvernementale, mais qu'il y a un certain ton à garder »¹⁰. Cette vision, reprise quelques années plus tard et réduite à l'expression « voix de la France », fut caricaturée et illustre bien la difficulté rencontrée par le président de la République pour faire passer un message mêlant modération et réalisme. C'est en effet une vision reposant sur l'équilibre des dynamiques, si difficile à faire valoir dans un système où médias et politiques tendent à grossir le trait et à rechercher les clivages, que Georges Pompidou entend défendre, y compris, voire surtout, lorsqu'il s'agit de « progrès ». Sans doute est-il quelque peu las de devoir réaffirmer sans cesse des principes qu'il lui semblait avoir clairement posés dès le début de son mandat. L'État, les dirigeants expliquait-il alors, ne doivent pas « avoir le culte de la machine [...] le culte de l'économie, le culte de l'industrie », ils doivent au contraire « en souligner la subordination permanente, nécessaire, non pas simplement au bonheur des hommes, mais tout de même à la priorité de l'homme. C'est ce que nous essayons de dire, un peu dans le VI^e Plan et en tout cas ailleurs »¹¹. L'innovation n'est donc pas conçue par Georges Pompidou dans une logique mécani-

⁸ Débat avec J. Duhamel, Europe N° 1, le 22 mai 1969.

⁹ TV Info Première, le 5 octobre 1973.

¹⁰ Europe N° 1, le 15 mai 1969.

¹¹ *Réalités*, le 14 avril 1970.

quement schumpétérienne. Elle est un outil, un moyen qui doit être ajusté aux objectifs définis par les Politiques.

L'homme est en effet pleinement conscient de l'impact parfois brutal de l'évolution technique et économique sur le tissu social : « L'aménagement du territoire, souligne-t-il dès le début de son mandat présidentiel, c'est aussi la conversion industrielle, l'élément actif de la modernisation de nos entreprises ; c'est l'arrêt du déclin des régions d'activités traditionnelles »¹². Ce volontarisme se heurte cependant à des réalités difficiles à maîtriser dans une conjoncture économique de plus en plus difficile. Lors de son voyage dans l'Est de la France au printemps 1972, le Président exprime ainsi sa grande connaissance des dossiers mais également son souci profond de préserver l'avenir des régions touchées par la littoralisation de l'économie. « Ce pays, déclare-t-il à Longwy, qui a été un pays non seulement de prospérité mais de puissance économique au profit de la France toute entière, est-ce que la France va le laisser dépérir ? On peut se demander si nous sommes en mesure de tenir le coup et je suis ici mes amis pour vous dire oui »¹³. S'adressant au maire de Pont-à-Mousson, il met en exergue les nouvelles infrastructures créées en Lorraine pour galvaniser les énergies : « il ne faudrait pas que vous vous laissiez gagner par je ne sais quel pessimisme ambiant comme si l'autoroute Nancy-Metz, si la Moselle canalisée, si le Métrolor avaient pour but de transporter les microbes de la tristesse. Ce n'est pas leur objet. Ils sont là, nous le voyons bien, achevés ou prêts d'être achevés pour faire de la prospérité d'abord »¹⁴.

L'énergie des individus reste en effet pour Georges Pompidou le fondement de toute réussite. Sans elle, au quotidien, aucune innovation ne parviendra à résoudre le moindre problème. La technologie n'est pas une baguette magique. Visitant Valenciennes en décembre 1972, il affirme ainsi sans ambiguïté cette place centrale de l'effort à tous les instants : « C'était lors de la visite que j'ai rendue à l'équipe olympique à Munich se souvient-t-il. Il y avait là un homme du Nord, Guy Drut. Bien sûr, il a les dons physiques qui lui permettaient d'accomplir l'exploit, le seul grand exploit de l'athlétisme français. Mais au milieu d'une équipe un peu nerveuse et parfois fantaisiste, il tranchait par le calme, le sérieux dans l'entraînement, le refus de jouer les vedettes. Il s'était préparé à l'épreuve avec méthode, avec volonté, avec une

¹² Discours prononcé par G. Pompidou à Bayonne, le 10 juin 1969, AN, 5AG2/1088.

¹³ Discours prononcé par G. Pompidou à Longwy, le 13 avril 1972, AN, 5AG2/1090.

¹⁴ « Alors Monsieur le Maire, ma présence ici a simplement pour but de vous dire, si vous avez des chagrins, confiez-les moi, si vous avez des soucis, écrivez-les moi [...] vous ne vous en privez d'ailleurs pas », poursuivait-il dans le discours qu'il prononce à Pont-à-Mousson, le 13 avril 1972, AN, 5AG2/1090.

confiance en lui-même dépourvue de toute fanfaronnade. Tel est bien l'homme du Nord et telles sont les qualités qui nous assurent de l'avenir de votre région et de son aptitude à triompher des difficultés du moment comme de la concurrence étrangère. Puissent tous les Français prendre de ce point de vue là, modèle sur vous »¹⁵.

Cette pleine conscience du rythme du temps imprègne, à différents niveaux, l'attitude de Georges Pompidou face aux multiples facettes d'une modernité qui prend dans la France de ce début des années 1970 des formes de plus en plus diverses. L'homme d'État n'aime pas être entraîné dans des évolutions qui lui semblent mal maîtrisées et l'intellectuel est profondément conscient de la dimension des problèmes qui dépassent largement la dimension « politique » du moment. « Il y a un étage supérieur, c'est que je crois quand même qu'il y a un mal métaphysique dans tout cela aussi, et c'est celui-là qu'il faudrait arriver à guérir, mais je crois que, sur ce point, l'État est désarmé »¹⁶. Conscient d'un « mal du siècle », il n'accepte pas pour autant de suivre ceux qu'il dénomme les « théoriciens » qui associent ce malaise à la jeunesse. Les aînés sont en effet concernés au premier chef par cette évolution néfaste : « la radio, le disque, la presse spécialisée, tout s'est ligué pour traiter la jeunesse comme une clientèle et lui tracer un certain comportement, la jeunesse l'a imposé aux parents, aux aînés de telle sorte que si l'entente règne encore dans la plupart des familles, c'est souvent en fonction des goûts et des désirs des enfants »¹⁷. Renoncement des adultes ? En tout cas : « La poursuite du confort ne peut suffire et ne remplit pas les âmes »¹⁸. Sans réfuter le trouble qui habite une « jeunesse désorientée », il interprète ainsi la situation de manière plus large : « Le plus grave dans cette crise de la jeunesse, c'est qu'elle est ressentie par les adultes comme une crise de civilisation. Certes, nous avons l'habitude de la société dans laquelle nous vivons, nous en acceptons mieux les contradictions, nous oublions souvent de nous interroger sur les rivages vers lesquels nous entraîne ce que nous appelons le progrès. Mais peut-être, comme le disait Baudelaire, est-ce l'épaisseur de notre nature qui seule nous empêche d'apprécier le milieu dans lequel nous respirons ».

La détermination qui habita Georges Pompidou tout au long de son action politique s'impose dans l'esprit d'un homme qui s'interroge néanmoins, au plus profond de lui, sur l'avenir de la société dans laquelle il vit : « Notre monde, s'inquiète-t-il, est comme écrasé par le

¹⁵ Discours prononcé par G. Pompidou à Valenciennes, le 12 décembre 1972, AN, 5AG2/1090.

¹⁶ *Réalités*, le 14 avril 1970.

¹⁷ Discours prononcé par G. Pompidou à Strasbourg, le 12 avril 1969, 5AG2/1088.

¹⁸ *Ibid.*

développement des sciences que l'homme a cessé de pouvoir maîtriser, qui lui échappe même si le cerveau humain paraît en être le père, et qui semble entraîner l'humanité vers des horizons vertigineux, débouchant sur on ne sait quel cataclysme planétaire, voire interplanétaire. L'ingénieur est celui qui s'empare des découvertes, de la recherche fondamentale et qui tente de les domestiquer et de les rendre utilisables par l'homme, de faire que l'homme s'en serve au lieu de leur être asservi. Les forces que découvre ou que crée le savant, l'ingénieur les discipline. Il cherche à rendre le progrès dans un premier temps utile, dans un deuxième temps tolérable ; et ce deuxième temps prendra, de plus en plus, le pas sur le premier »¹⁹.

Ces interrogations ne prirent cependant jamais le pas sur l'action. En gage d'adaptation aux modes communicationnelles de son temps mais surtout pour assurer les Français de manière familière de sa détermination, Georges Pompidou se plût ainsi à leur déclarer : « J'essaye de mettre un Tigre dans mon moteur »²⁰.

Ce lien étroit entre les chemins ouverts par l'innovation technique et les enjeux plus larges d'une « modernité » vertigineuse pour la France est au cœur des interventions proposées dans ce volume. Celles-ci s'attachent de manière générale à mettre en lumière l'ambition industrielle, scientifique, technique déployée pour le pays par Georges Pompidou tout au long de son action politique. Elles la présentent comme un élément central et structurant de ce que fut la France de ces années 1960-1974. Les contributeurs n'en abordent pas moins, parfois de manière indirecte, le culturel, le politique, le social, bien présents dans ces dispositifs techniques, ces organisations, voire ces comportements nouveaux. Ils analysent les dynamiques qui redéfinissent l'espace français, mettent en perspective les moyens inédits de développement, d'expression et de création dont se dote alors, non sans « tensions », la société française. Ils se consacrent également à un décryptage du comportement des Français, qu'il s'agisse de consommation ou d'information, et leur inscription dans des modèles et des représentations qui évoluent profondément tant en ce qui concerne la santé que la vie quotidienne.

Dans l'esprit de ce que Fernand Braudel appelait la « civilisation matérielle », c'est un nouveau regard sur les enjeux liés aux bases matérielles de la modernité que ce colloque espère apporter pour une meilleure compréhension des « Années Pompidou ».

¹⁹ Discours prononcé par G. Pompidou à l'École Centrale des Arts et Manufactures, le 17 octobre 1969, AN, 5AG2/1089.

²⁰ Allusion à une publicité pour Esso, Europe N° 1, le 15 mai 1969.

En moins de vingt ans, le pays a en effet connu une mutation sans précédent. Celle-ci est porteuse d'espoirs et offre aux Français une amélioration considérable de leur niveau de vie, mais par sa soudaineté, par ses effets, au cœur même des familles, des esprits, des communautés, elle fait apparaître inquiétudes et conflits. Ces tensions de l'innovation révèlent une France à multiples facettes, curieux mélange d'envie et d'immobilisme, de fascination pour l'avenir et de penchants passésistes. Intellectuel et politique, Georges Pompidou n'était pas seulement conscient des forces qui traversaient alors le pays, il les ressentait intimement, convaincu qu'elles façonnaient, pour longtemps peut-être, l'avenir de la Nation.

Celle-ci, défiée, chahutée, par ces mutations, est en effet au cœur même de la pensée et de l'action de Georges Pompidou. Il sait que si les dangers ne sont pas absents, c'est par l'innovation, par le mouvement que la France, refusant un illusoire repli, poursuivra sa destinée.

Sa conception de la nation est en effet « quasi physiologique » plus que « statique photographique », ou que « proprement religieuse ». « Je crois, disait-il, qu'une nation, c'est comme un corps vivant, et que par conséquent, cela évolue, cela grandit, cela a des maladies, cela a quelquefois une vieillesse, quelquefois une mort, avec cette différence par rapport à la vie de l'individu que l'individu a l'enfance, la jeunesse, l'âge adulte, la vieillesse, et la mort, alors que les nations, je ne dis pas qu'elles ont plusieurs existences comme dans la religion hindouiste, mais elles ont des renouveaux de jeunesse, elles ont quelquefois plusieurs jeunesse, plusieurs vieillesse, surtout les vieilles nations comme la France ».²¹

En visite au Japon, Georges Pompidou s'était plu à souligner les points communs qui rapprochaient les deux nations : « Nous sommes, disait-il, deux peuples de vieille race, habitués toujours à vivre à leur manière et qui, à travers les variations du destin avons toujours su garder notre personnalité. [...] Peuples de tradition mais peuples vivants et modernes, [...] peuples d'artistes et de moralistes mais peuples attachés au réel et voués au labeur obstiné, peuples qui s'ouvrent aux influences extérieures, mais pour les assimiler, les recréer, les fondre dans leur propre et originale civilisation ». Ces quelques mots révèlent un regard à la fois inquiet et plein d'espoir, celui d'un homme aspirant à guider son pays vers les changements inéluctables pour qu'il garde son rang, sans que pour autant ces mutations ne lui fassent perdre son âme.

²¹ *Réalités*, le 14 avril 1970.